

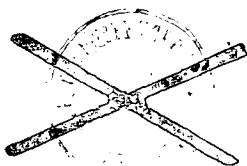
COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Bertrand AUERBACH. **L'Autriche et la Hongrie pendant la Guerre**, depuis le début des hostilités jusqu'à la chute de la Monarchie. Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Félix Alcan. 1925. Gr. in-8° xxvii, 627 p.

L'auteur se propose de combler une lacune dans l'ensemble des ouvrages français consacrés à la guerre mondiale, et de renseigner le public français sur le rôle qu'a joué la monarchie des Habsbourg, en matière militaire et surtout politique, au cours de la grande guerre ; celle-ci est un des événements les plus considérables de l'histoire contemporaine, en ce qu'elle a conduit à la dissolution la monarchie qui avait été, pendant des siècles, une puissance directrice. L'auteur fait un exposé des événements et des causes dont le concours a entraîné la dissolution. Il écrit l'histoire, sans doute, et même l'histoire contemporaine, mais il ne le fait pas « sine ira et studio », ni sans quelque prévention politique.

Nous ne pouvons dire qu'il ne s'est pas acquitté de sa tâche scrupuleusement et avec une application digne des plus grands éloges. Le tableau qu'il présente du développement des faits renseigne bien et est complet dans la mesure où les contemporains sont appelés à donner une vue complète des événements auxquels ils ont pris une part active ou dont ils ont été les victimes.

D'ailleurs la tâche que se proposait l'auteur a été grandement facilitée par ce fait que la masse entière des documents était à la disposition de l'historien. Les archives des puissances centrales ne se sont pas fermées après l'écrasement final. Des publications officielles et officieuses ont été publiées par les gouvernements qui se constituèrent sur une base révolutionnaire, pour bien montrer qu'ils se différenciaient totalement de l'ancien régime et n'avaient rien à tenir secret. Ceux qui avaient dirigé les événe-



ments, hommes d'État ou chefs militaires, éprouvèrent, presque sans exception, le besoin d'éclaircir leur rôle, de soulager leur conscience, et de se mettre en garde contre les accusations auxquelles ils pourraient être en butte, soit pour incapacité, soit pour forfaiture. A cela s'ajoutent les souvenirs des témoins qui, s'attribuant souvent une importance plus grande qu'elle ne fut en réalité et sachant par expérience l'intérêt qu'y prend le public, ont arrangé leur exposé de manière à piquer la curiosité. Il faut donc que l'écrivain soit très circonspect en ce qui concerne ces sources, et si jamais la critique méticuleuse fut de rigueur, c'est bien en un pareil sujet.

Bien que l'auteur fasse de place en place une remarque critique sur l'une ou l'autre de ses sources, nous ne pouvons l'absoudre complètement du reproche d'avoir incomplètement rempli cette tâche. N'en donnons que quelques exemples. L'ouvrage de NOWAK, tendancieux et souvent attaqué depuis, est utilisé avec trop de bonne foi, quoique même son inspirateur et sa principale source, le Feld-maréchal CONRAD, l'ancien chef d'Etat-major, qui souvent ne s'est fié qu'à sa mémoire pour rédiger ses souvenirs, se contredise ou se souvienne mal. Et que dire d'une source à laquelle l'auteur recourt volontiers : les mémoires dans lesquels le prince WINDISCHGRÄTZ rehausse ses propres mérites, ou bien les souvenirs du comte Michel KÁROLYI, plein de l'amertume de l'exil et du regret de sa carrière brisée, ou encore les bavardages du général MARGUTTI, attaché au cabinet militaire impérial, qui ne diffèrent guère des racontars d'un vieux domestique qui n'a plus rien à attendre ni à craindre de ses maîtres¹. Sans doute, l'utilisation sans restrictions de toutes ces sources a rendu le livre plus coloré, plus animé et lui a donné une allure de roman, mais elle incite l'historien à traiter cet ouvrage avec beaucoup de circonspection.

Pour connaître les événements politiques et les variations de l'opinion publique, l'auteur a recueilli aussi des informations dans la presse. Malheureusement ici encore il n'échappe pas au même reproche. Pour exposer les affaires politiques hongroises, il s'appuie le plus souvent sur l'*Arbeiter Zeitung*, organe viennois de l'Internationale, qui prenait ses informations sur la Hongrie auprès de son correspondant « hongrois », M. DINERDÉNES, homme de confiance de Károlyi. C'est à peu près comme si quelqu'un voulait se renseigner sur le rôle de Mussolini en Italie en consultant *Le Quotidien*, le *Daily Herald*, ou justement l'*Arbeiter Zeitung*.

1. Voir compte-rendu dans la *Revue des Etudes Hongroises*, 1924. [t. 2], p. 232.

Dans la première partie de l'ouvrage, les événements de la guerre occupent naturellement une plus grande place que dans les parties suivantes, celles-ci expliquant l'évolution politique ultérieure. Ce que l'auteur dit du manque de préparatifs dans l'armée austro-hongroise, de l'incapacité du haut commandement (le Général PORIOREK, l'archiduc JOSEPH-FERDINAND, etc.) est conforme à la réalité. Il est tout naturel qu'après la déroute inattendue de Loutsk, les affaires militaires aient été entièrement placées sous la dépendance de l'Allemagne. Tous ceux à qui le sort de la monarchie tenait à cœur s'accordaient à reconnaître qu'on aurait dû le faire plus tôt. Il était impossible de consentir plus longtemps aux pertes subies en matériel et en hommes. Quoique l'auteur formule par-ci par-là des critiques à l'égard de CONRAD, nous n'en croyons pas moins qu'il juge avec trop d'indulgence ce théoricien dont on a voulu faire un grand homme de guerre dans la presse autrichienne, mais dont les projets ont régulièrement échoué, tout bien construits qu'ils fussent, et qui a eu le tort de n'être pas à la hauteur de la tâche qui incombait à l'état-major austro-hongrois.

Etroitement liée aux événements militaires, vient l'étude de l'attitude de l'Italie, puis de la Roumanie, qui, sous l'influence des événements militaires et des perspectives plus favorables, quittèrent l'alliance austro-allemande pour passer dans le camp des alliés. L'auteur ne fait pas assez de cas de l'Italie, dont la séparation d'avec la Triple-Alliance devait être fatale aux puissances centrales en ce qu'elle rendit possible le triomphe français sur la Marne ; il dit en effet : « L'Italie se donnait au dernier et plus offrant enchérisseur. Elle seule ne faisait pas un marché de dupe. Elle avait en virtuose pratiqué l'égoïsme sacré. » (p. 84). Quoique l'auteur réproouve le procédé de la monarchie qui, « avec une impudence ingénue », ne communiqua pas à l'Italie l'ultimatum adressé à la Serbie avant de le remettre, il ne peut cependant pas donner raison à l'allié d'autrefois. Il traite aussi l'armée italienne avec un mépris évident, à propos des rencontres sans résultat de l'Isonzo, et surtout de la déroute de Caporetto, laquelle ne devint catastrophale que grâce à l'échec de l'offensive de CONRAD partant du Tyrol.

Nous approuvons le compte-rendu des négociations avec les Italiens et la façon dont il caractérise les meneurs de la diplomatie austro-hongroise. D'ailleurs ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre que la manière dont sont caractérisés les principaux acteurs de cette époque.

Dans l'exposé de la politique de la Roumanie apparaît pour la

première fois l'antipathie manifeste de l'auteur pour la Hongrie, antipathie qui brouille son jugement dans toute question qui a rapport à la Hongrie. Les Roumains d'Autriche étaient satisfaits de leur sort. « mais leurs trois millions de frères, internés dans le Royaume de Saint-Etienne, aspiraient à s'évader de cet État so-disant national, c'est-à-dire hongrois, où la tyrannie magyare déniait à ses sujets tout droit à la culture de leurs traditions, de leur langue même, toute égalité politique et sociale » (p. 121). Ceci ne correspond pas à la réalité. Les Roumains jouissaient en Hongrie de l'autonomie de leur église; leur clergé, pour la plus grande partie, avait sa part du traitement alloué par l'État, ils avaient des écoles primaires et secondaires dans leur langue, et leur développement économique, fondé justement sur l'égalité politique et sociale, avait rapidement progressé dans les années qui ont précédé la guerre. Le million et demi de Hongrois, que la réorganisation dite démocratique a fait passer à la Roumanie, ne demande rien d'autre que d'avoir les mêmes droits, en matière politique et intellectuelle, que ceux dont bénéficiaient les Roumains opprimés sous l'ancienne « tyrannie hongroise ». C'est dénaturer les faits que de prétendre que l'appellation de « Valaques » était le terme officiel, sans qu'il fût permis d'employer celui de « Roumains ». La vérité est tout le contraire. Quant à savoir si Roumains et Hongrois ont des intérêts communs, comme l'a « impudemment » soutenu le Comte TISZA (p. 121), l'avenir se chargera de fournir la réponse, lorsque la Russie sera redevenue le facteur considérable qu'elle était avant 1914. Nous attribuons à l'inexpérience de l'auteur dans l'histoire de l'Europe orientale et à son parti pris qui fausse son jugement la véhémence avec laquelle il attaque le comte Jules ANDRÁSSY qui « osait comparer les revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine et de la Roumanie sur les terres hongroises. » Nous n'avons nullement l'intention de mettre en doute les droits historiques de la France sur l'Alsace-Lorraine, mais si M. AUERBACH avait examiné plus attentivement l'histoire hongroise et roumaine, dans sa réalité propre, il aurait sans aucun doute donné raison au comte Andrassy et à l'opinion publique hongroise, lorsqu'ils soutenaient que les droits de la Hongrie sur la Transylvanie étaient aussi inattaquables que ceux de la France sur l'Alsace-Lorraine. La Transylvanie n'a jamais appartenu à un autre pays que la Hongrie. Même pendant les 150 années de la domination turque, elle était gouvernée par des princes hongrois, dont une grande partie même se reconnaissaient vassaux du roi de Hongrie. Jusqu'à la fin du xv^e siècle et même au-delà, la population de la Transylvanie était en grande majorité

magyare. Les Roumains ne se sont infiltrés que peu à peu à travers les Karpathes, et ne se sont répandus en plus grand nombre qu'au moment où, à la suite des ravages des Turcs et des Tatares, la population magyare s'est rarifiée ; mais même aujourd'hui il reste plus d'un million et demi de Hongrois en Transylvanie.

La Roumanie, aussitôt après la débâcle de son armée, fut d'une grande utilité pour l'Allemagne qui tira du pays vaincu une masse de profits économiques. « Quant aux Autrichiens, ils venaient enfin de goûter une joie : un meurtre opportun et secrètement béni les avait débarrassés, en cette fin de 1916 de leur dictateur STÜRGGH ; et une mort naturelle, mais peut-être non moins souhaitée, celle de l'empereur FRANÇOIS-JOSEPH, ouvrait des perspectives de renouveau » (p. 146). Ces assertions ne paraissent pas d'accord avec la réalité des faits. Il n'y eut en Autriche pour se réjouir du meurtre de Stürgkh que quelques politiciens de métier qui comptaient sur la continuation de l'absolutisme. La foule avait d'autres soucis : l'incorporation des hommes et le ravitaillement, qui ne s'améliorèrent en rien après la disparition de Stürgkh, mais s'aggravèrent plutôt. La situation politique ne devint pas plus favorable après la mort de Stürgkh. C'est alors que les tendances séparatistes prennent toute leur force. Dans son aveuglement le meurtrier n'a pas rendu un mince service aux Alliés. La mort de François-Joseph déconcerta totalement les fidèles de la monarchie qui croyaient que sa personne était le plus sûr garant du maintien de ce régime. Sa disparition de la scène de l'histoire au fort de la crise laisse pressentir des conséquences fatales : avec elle en particulier commença la désorganisation.

Vient ensuite l'accession au trône de l'empereur et roi CHARLES, à qui l'auteur, tout en relevant ses maladresses et ses inconséquences, témoigne pourtant de la sympathie, sans doute à cause de son sort tragique. Il expose tout au long les efforts du nouveau souverain et du ministre des affaires étrangères, le comte CZERNIN, pour obtenir une paix de conciliation ; ils n'aboutirent pas cependant, car le souverain ne sut pas s'affranchir à temps de l'emprise allemande. Ce qui tourna au profit des Alliés, comme le remarque M. Auerbach, puisque de cette manière l'Autriche-Hongrie ne pouvait servir d'intermédiaire à l'Allemagne.

Parallèlement à la politique étrangère se développe l'exposé de la situation politique intérieure de la monarchie et particulièrement des progrès faits par les tendances séparatistes. Celles-ci, par suite de l'aggravation de la situation militaire et surtout diplomatique, se montrèrent au grand jour. Dans l'interprétation

de ces faits également, M. Auerbach tourne son antipathie contre la Hongrie et surtout contre le Comte TISZA ; d'après lui en effet les Hongrois étaient les plus fermes soutiens de l'alliance allemande. Le contraste entre l'Autriche et la Hongrie, — cette dernière se préparant, d'après l'auteur, à détruire le système dualiste — fut augmenté, selon M. Auerbach, à cause du fait que les Hongrois accueillirent avec faveur l'idée d'un renforcement de l'alliance avec l'Allemagne et du « Mittel-Europa ». L'Autriche craignait que par-dessus sa tête la Hongrie ne nouât des relations économiques plus étroites avec l'Allemagne et que l'industrie autrichienne ne perdît le marché qui lui était jusqu'alors assuré. Au jugement de M. Auerbach, l'Allemagne comptait fermement sur la Hongrie pour ses rapports avec les Slaves, et réciproquement la Hongrie trouvait dans l'alliance allemande le soutien qui lui permettait d'opprimer les nationalités. L'auteur suit dans le détail les signes de la décomposition du dualisme et indépendamment des causes économiques — la prétendue exploitation de l'Autriche pendant la guerre par la Hongrie agricole — il les trouve dans les prétentions élevées par les nationalités d'Autriche sur le territoire de la Hongrie.

Ce qui a provoqué la catastrophe de l'Autriche et de la Hongrie, — d'après les conclusions de M. Auerbach — c'est qu'elles ont voulu se développer à la manière d'un état national, et d'après l'exemple d'états nationaux, Allemagne ou Italie. Les hommes d'État autrichiens et hongrois ne comprenaient pas ou ne voulaient pas reconnaître que chez eux la notion de l'*État* et celle de la *Nation* ne pouvaient s'identifier. Ils croyaient en une force miraculeuse de l'État, capable de faire durer jusqu'au bout une situation impossible. L'Autriche ne maintenait sa cohésion que par le moyen de sa bureaucratie qui se recrutait dans toutes les races et dont les membres, dépouillant leurs mentalités propres, étaient pénétrés « de la grâce autrichienne, étrangère et supérieure aux particularismes. » Si l'Autriche avait eu de bons hommes d'État, ils auraient institué à temps le régime fédéral. Au moment de la catastrophe, comme voulait le faire le roi Charles, il était trop tard. Là aussi se trouve l'origine de la débâcle de la Hongrie. Les Hongrois, toujours d'après M. Auerbach, étaient encore plus aveuglés que l'Autriche dans leur présomption. Le règne du « Herrenvolk », que pourtant l'introduction du suffrage universel avait fortement ébranlé, et la magyarisation poursuivie « avec une brutalité et un cynisme implacables » n'étaient possibles que grâce à l'appui de l'alliance allemande.

Ainsi donc, d'après M. Auerbach, l'établissement d'une fédération, régime vers lequel d'ailleurs une évolution commençait déjà en Autriche, aurait pu sauver la monarchie. La France n'a pas à regretter, dit l'auteur, la disparition de l'Autriche-Hongrie et peut saluer avec joie les nouveaux états qui se sont formés des débris ; mais, pouvons-nous ajouter, ces États auront à lutter continuellement contre des tendances séparatistes, tout comme l'ancienne Autriche-Hongrie.

Nous croyons qu'il viendra peut-être un temps où la France modifiera son jugement sur la nécessité qu'il y avait d'aider à démembrer l'Autriche-Hongrie, au lieu de la transformer en une fédération de peuples.

(Institut historique hongrois à Vienne).

FERENC ECKHART.

André DE HEVESY. **Beethoven. Vie intime.** Paris, éd. Emile-Paul frères, 1926, in-8° écu, 215 p.

Que de livres sur BEEHOVEN ! nous dit-on dès le début de celui-ci. Mais l'auteur a pour lui d'avoir déjà parlé de Beethoven avec amour. Et cette *Vie* parmi tant d'autres a su redire tant de grandeur douloureuse avec une émotion fidèle mais comme rafraîchie par des faits nouveaux. Les archives du Ministère de la Police à Vienne ont livré quelques secrets qu'avaient laissés dans l'ombre les historiens des procès du héros malheureux. Celles aussi du Landesgericht, de la Chancellerie de Hongrie à Vienne. Et surtout les papiers de famille de plusieurs châteaux hongrois, Pálfalva, Kismarton, ont beaucoup aidé M. de Hevesy à refaire l'histoire, très émouvante, des peines d'un cœur infiniment supérieur à la vie des hommes.

Et l'on a vraiment ici la contribution de la Hongrie à la biographie, à la gloire de Beethoven. Contribution tardive mais précieuse. Les noms de quelques amis hongrois en tête de tel ou tel *opus* faisaient désirer qu'on l'apportât un jour, un peu complète. On ne la prévoyait pas aussi importante. L'aimable écrivain qu'est depuis longtemps en notre langue M. DE HEVESY l'a recueillie avec une ingéniosité émue et pieuse.

C'est néanmoins, bien entendu, un peu tout l'homme qui revit en ce livre attachant. Luttés avec la pauvreté, le génie, le succès et la gloire, la passion, la maladie (sur ce point, quelques précisions troublantes). Projets de séjours au loin, France, Angleterre, Croatie, pour s'en tenir à quelques auditions à Pest ou ailleurs, et

à des voyages fréquents dans la grande banlieue hongroise, au sortir de ce Vienne où Beethoven est venu de sa Rhénanie, pour y vivre et y mourir. Les logis qui abritèrent son humeur changeante ; les peines ou dégoûts dont frères, belle-sœur, neveu y nourrirent sa grande âme sans lasser ni sa bienfaisance ni le sens très haut qu'il eut du devoir et du dévouement ; ses menus de malade, ses lectures d'autodidacte, ses passions fougueuses, ses liaisons peut-être, ses opinions politiques et sociales, sa vie de tous les jours, humble et hautaine, les allures un peu étranges qui font de lui l'un des « types de Vienne »... Le tout précis, documenté et souvent neuf.

Ce que nous en retiendrons ici de préférence, c'est la place qu'ont eue dans ses rares distractions, et dans toute sa vie sentimentale et morale, quelques petites amies ou grands amis de Hongrie, connus en son logis de maître de musique ou dans les salons de Vienne, aristocrates ou bourgeois, ou sur leurs terres d'un peu plus loin que la Leitha. Amitiés hongroises nombreuses : telle ou telle devait le décevoir ; d'autres lui furent très bienfaisantes, et fidèles jusqu'à la mort. Les demoiselles de BRUNSVIK, Joséphine et Thérèse : la future comtesse DEYM, si mal remariée après son veuvage, et que Beethoven aima, comme une amie, comme une consolatrice, peut-être davantage ; et l'autre qui devait mourir fille, un peu chimérique mais généreuse, écrivassière mais dévouée, et d'affection toujours sûre. Leur frère François, son grand ami, qu'il tutoyait. Soit chez leur mère, dans la « steppe » hongroise de 8.000 acres devenue le parc de Martonvásár, soit dans leur salon de Vienne où toute la colonie hongroise passait, y compris les plus grands noms de l'aristocratie magyare, Beethoven se trouva toujours entouré de dévouements vrais. Et cet Emeric TELEKI, époux d'une autre Brunsvik, la douce Charlotte, dont une fille devait prendre pour mari DE GÉRANDO, le premier grand ami français de la Hongrie. Et tel ou tel BATHYÁNY connu à Vienne ; et la comtesse ERDŐDY, née NICZKY, dont l'étrange conduite défraiera, sur le tard, les rapports de la police autrichienne. Et même les ESTERHÁZY de Kismarton, hôtes un peu hautains au gré de Beethoven, dans leur château célèbre même pour les Français, qui l'allaient voir de Vienne, tel Stendhal, ou même plus tard manquaient rarement d'y consacrer quelques pages de leur relation de voyage à travers la Hongrie inconnue. Et combien d'autres encore ! Et surtout le cher ZMESKÁLL, fils d'un député au Parlement hongrois, attaché à la Chancellerie de Hongrie à Vienne, dès le début ami à toute épreuve, prêt aux services de toute sorte, les plus

menus et les plus grands, jusqu'après l'agonie. Et enfin l'idylle fougueuse, incertaine et brève de Korompa, non loin de Presbourg, chez un oncle de celle qu'il aima dans l'extase, puis bientôt dans la souffrance, la coquette GIULIETTA GUICCIARDI, d'abord propice, vite oubliuse, à qui la grande âme blessée pour toujours ne garda nulle amertume, et fut plus d'une fois secourable, sans qu'elle l'ait su peut-être, ni mérité...

Que retrouve-t-on sous ces aspects hongrois d'une vie qui appartient au monde entier, si ce n'est un peu de tout ce qui en a fait la vraie grandeur, jusque dans la misère et la détresse ? Preuve qu'ils valaient bien la peine d'être évoqués. M. de Hevesy l'a fait avec une délicatesse adroite, spirituelle et attendrie. Nombre de lettres inédites, la plupart en un français dont l'imperfection même (très relative) a pour les Français d'aujourd'hui quelque chose d'émouvant ; des illustrations aussi, choisies et présentées avec bonheur, ajoutent encore à tout ce que l'ouvrage a d'attrayant et de caractéristique, et lui aideront à se faire sa place, parmi la littérature beethovenienne passée ou récente, dans l'estime particulière des gens de goût.

H. T.

Sándor KÉMÉRI. **Promenades d'Anatole France**. Préface de P.-L. Couchoud. Paris, Calmann-Lévy, 1927, in-16, vii-236 p.

On a déjà vu des secrétaires de grands hommes de lettres, admis au bienfaisant honneur de leur intimité par la vertu de quelque relation commune ou de quelque protection provinciale, chausser en hâte les pantoufles du mort, et l'énorme public des badauds leur monnayer cette indiscretion en quelque chose qui ressemble à de la gloire. Ainsi n'agit pas SÁNDOR KÉMÉRI, ou plutôt, comme dit la préface de ce volume, « la douce Madame BÖLÖNI... », toute simplicité, toute pureté, toute fraîcheur », excellente polyglotte et voyageuse de marque. Après avoir apporté au vieux maître, accablé par le deuil d'une chère amitié, la paix de sa présence, elle consacre à celui qu'elle a aidé, encouragé, admiré, le dévôt tribut de souvenirs que nous pouvons lire sans craindre de voir chaque page effeuiller un peu de nos sympathies. Et nous lui en aurons de la reconnaissance.

Promenades et flâneries dans Paris, de la Villa Saïd au Pont-Neuf et au quai Malaquais, avec l'évocation de combien de souvenirs ; séances de travail et dîners chez France, dans le décor artiste

et somptueux que nous connaissons ; déjeuners improvisés chez la secrétaire, qui de temps à autre laisse la plume pour aller voir le pot au feu ; rencontres de France avec Rodin, « les deux extrêmes », ménagées par elle après des années de brouille ; visite au grand Björnson, venu mourir à Paris. Et surtout l'enchantement du dernier long pèlerinage à travers l'Italie bien aimée, Naples et Rome, Ravenne et Florence, Assise, Pérouse, Parme et Milan, et le retour par Reims intacte encore... Séances de musées, visites d'antiquaires et de libraires ; menues confidences, conversations lentes de voyage et d'hôtels, réflexions, notes et malices, précieusement recueillies chaque soir ¹.

A travers toute cette moisson pieuse, quelques épis moins chargés de grain. A Reims, la secrétaire s'abandonne un peu trop peut-être à ses impressions personnelles, qui vont droit à un prophétisme facile, pendant que des yeux du grand écrivain « des larmes tombaient en rosée cristalline sur la rampe de chêne sculptée devant le banc de l'église ». Qu'il ait fait aux moines de San Maurizio, face à la Cène de Léonard, un cours sur la science du vieux maître, on en peut douter, et le cours semblera médiocrement digne de sa propre érudition. Que jadis Madame Bölöni ait été punie à l'école pour avoir mal su l'histoire de Pépin le Bref, la chose a pour nous assez peu d'intérêt. Mais quelques naïvetés ou bavardages d'ailleurs aimables se perdent parmi le reste, qui est charmant.

Et ceux que les choses de Hongrie intéressent n'apprendront pas sans plaisir qu'elles ont tenté la curiosité d'Anatole France. Son vocabulaire magyar n'a sans doute point dépassé *puszta* et *fokos*, retenus de quelque article de revue, et dont il taquinait sa secrétaire. Cette Hongroise de Paris, acclimatée mais nostalgique, ne lui parlait pas moins, assez fréquemment, de son Bude, « où Anatole France n'a jamais été, mais où il a eu souvent l'intention de se rendre, pour voir la Hongrie, qu'il s' imagine être un pays exotique et beaucoup plus beau qu'il n'est en réalité », — et du ciel de Hongrie, et du *szőke Duna*, qu'il appelle, à la viennoise lui aussi, le Danube bleu : « Je parviendrai tout de même, peut-être, jusqu'à votre Bude... J'aimerais... » Quel événement ç'eût été là-bas ! et depuis qu'il y est traduit, retraduit, lu dans le texte, comme on l'eût acclamé, même parmi ceux qu'il choquait ou inquiétait ! Elle lui contait, aussi, quelques particularités de sa Transylvanie natale, en

1. Lire p. 141 via Calzaioli, 177 *Lionardo*, 126 tout... a commencé ; p. 99 les lecteurs français auront peine à deviner ce que sont les *léandres* (pour : oléandres) près des lauriers.

souvenir de qui elle met dans le bouillon un peu de thym, dont le parfum « chatouille le nez » du fin gourmet.

Enfin elle lui parlait d'ADY, Transylvain comme elle. Les doigts d'Anatole France ont caressé *Vér és Arany*. Elle a improvisé, plus d'une fois, la traduction de quelques beaux vers de lui, « vibrants d'ardeur et de force païenne ». Souvent ils ont « engagé une dissertation » sur Ady. Le regard étrange et saisissant, triste et tourmenté, du poète marqué par la mort, toujours en lutte « contre lui-même, contre sa lointaine origine hongroise, contre tout ce qu'il aime et qui se dresse contre lui », a troublé la sérénité apaisée du vieux sage : le génie qui couve sous la braise, disait-il. Et il croyait pouvoir le définir ainsi : « Un révolté intolérant, inquiet, et au fond un paisible ». Il acceptait qu'on plaçât le « visage fascinateur » de ce « génie sauvage » à côté du portrait de Baudelaire : Baudelaire qu'ADY a tant aimé. « Eh bien, déclarait-il, j'aime votre poète Ady. Etes-vous contente ? » Un jour, l'auteur du *Génie Latin* a promis à la fervente admiratrice d'Ady, en ce Paris qui fut son *Bakony*, d'écrire une étude sur lui. Qu'eût-elle été ? Incomplète sans doute, mais pénétrante, document rare pour l'histoire des rapports intellectuels franco-hongrois, pour l'actuelle confrontation de deux races. Projet de vieillard. Projet d'un soir. Quel dommage, et pour la gloire d'ADY, alors naissante, et peut-être pour nous !

H. T.

Jean FALUDI. André Dudith et les Humanistes Français.

(*Etudes Françaises* publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged. I). Szeged, 1927, in-8°, 63 p.

La plupart des humanistes — l'a-t-on assez remarqué ? — ont eu des carrières si riches, non seulement en études précoces et en veilles érudites, mais en action, en passion, et en aventures de toute sorte, qu'un recueil de leurs « Vies » ferait la plus instructive et la plus divertissante des lectures, voire pour le grand public.

Je ne parle pas seulement des biographies d'hommes de premier plan, comme ERASME ou Henri ESTIENNE. Je songe aussi à celles d'hommes beaucoup plus obscurs, — celle de Nicolas CLÉNARD, par exemple, ce licencié en théologie flamand, qui avoue sans vergogne : « non sum grandis theologus », apprend, outre le latin et le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, se trouve dans le besoin à Paris, y vend lui-même ses ouvrages avec un succès considérable,

accepte l'offre d'aller créer une grande bibliothèque à Séville, devient le précepteur du fils du Roi de Portugal, Jean III, voyage un peu par toute la péninsule, non sans moult aventures avec ou contre ses muletiers, reçoit l'hospitalité à l'Alhambra, recherche des manuscrits arabes, s'en va en quérir au Maroc, gagne Fez péniblement, y demeure prisonnier pendant de longs mois, parvient à regagner Grenade, à seule fin de mieux retourner « inter Afros » pour compléter son étude de la religion mahométane, mais meurt soudainement avant d'avoir pu réaliser son désir. Or, — aventure suprême, — Clénard est, ne l'oublions pas, l'auteur de cette double grammaire grecque (« Meditationes », « Institutiones »), imprimée à Louvain et à Paris en 1530, qui devait jouir d'un formidable succès dans l'Europe entière et dont chaque partie eut plus de 150 éditions entre 1530 et le milieu du xviii^e siècle !

Une autre vie fort curieuse à écrire serait celle de Jean de SPONDE, ce Huguenot qui, à peine sorti de l'adolescence, quitte son Béarn natal pour aller écrire à Bâle les volumineux et dévots commentaires latins de son gros in-folio « Homeri omnia opera » (1583), puis guerroye au pays de Loire pendant les « troubles » de religion, passe par diverses prisons, se convertit au catholicisme, devient maître des requêtes à La Rochelle, où il publie son Hésiode, et meurt d'aventure, tout jeune encore, dans un coin retiré des Pyrénées.

De même, je m'étonnais naguère qu'aucun Allemand ne nous eût donné une biographie du grand helléniste Hieronymus WOLFIIUS, qui a si bien incarné l'agitation et l'inquiétude de la plupart de ces fabuleux chercheurs de « doctrine » antique.

Mais, sans doute, la vie d'André DUDITH (l'« Erasme hongrois ») est-elle plus curieuse et plus suggestive encore.

Qu'on imagine un Hongrois bien né, apparenté à une vieille famille vénitienne, qu'on le fasse instruire à Breslau, dans la Silésie habsbourgeoise, qu'on l'envoie dans l'Italie des humanistes, à Padoue, et dans celle des politiciens d'Église, à Vérone, qu'on le suppose — mi-« domestique », mi-diplomate, mais toujours épris de sagesse gréco-latine — à Paris, à la Cour de Charles V, à celle de Marie Tudor, que le primat de Hongrie fasse de lui, dès son retour au pays, un chanoine, puis un évêque, qu'une mission l'amène au Concile de Trente, où il plaide pour le mariage des prêtres, que quelques années après il soit envoyé à la Cour de Pologne, que des doutes religieux et un romanesque amour pour une dame de la maison de la Reine de Pologne, Regina STRASS, « belle en perfection », le décident à quitter l'état ecclésiastique et à se marier, qu'après la mort de sa première femme un second

mariage polonais le retienne au pays des Jagellons, ou tout proche, en Silésie, qu'il meure un peu « libertain », poète assez, fort hongrois et très bibliophile à Breslau, en 1589, et l'on aura quelque idée de la carrière fertile en incidents et conjonctures de Dudith le Budien.

Le moindre recoin de pareille biographie est digne d'exploration et il faut savoir gré à l'Institut français de l'Université de Szeged, dirigé par le Professeur Béla ZOLNAL, d'avoir inauguré ses « Etudes françaises » (auxquelles nous souhaitons une glorieuse carrière), par un travail consacré à « André Dudith et les humanistes français ». L'auteur, Jean FALUDI, a bravement entrepris de nous apporter quelque chose de précis sur les rapports très vagues que des générations de compilateurs et d'historiens, tributaires les uns des autres, avaient mentionnés comme ayant existé entre Dudith et certains érudits français, tels que MURET, RAMUS, Théodore de BÈZE.

Il convient de féliciter M. Faludi de l'évident enthousiasme avec lequel il s'est mis à la tâche et a fureté à Paris parmi livres, manuscrits et poussière. Il nous apporte en effet des précisions nouvelles quant aux dates probables des séjours de Dudith à Paris (page 7 et suivantes), fait justice de l'affirmation gratuite d'après laquelle Dudith aurait figuré parmi les élèves de DORAT (page 23), identifie le Jordanus auquel certaines lettres inédites de Dudith, conservées à la Bibliothèque de Gotha, sont adressées, comme François JOURDAINS, professeur de langue hébraïque au Collège Royal, établit que la biographie de Dudith, donnée par DE THOU dans *Historiae sui temporis*, est basée sur certaine lettre de Henry SAVILE à de Thou, trouvée à la Bibliothèque Nationale, dans la collection Dupuy, et écrite en décembre 1607 (Savile avait vécu dans l'intimité du jeune Hongrois à Presbourg, en 1581, ce qui explique qu'il ait été en mesure de donner à son ami de Thou des renseignements biographiques précieux sur l'éruudit hongrois).

Par ailleurs, il est peut-être regrettable que, dans son zèle pour la vérité, M. Faludi stigmatise comme de graves inexactitudes à la charge de tels érudits qui l'ont précédé, des affirmations si proches de la vérité historique qu'elles n'ont rien que de parfaitement recevable. Parce qu'Antoine TESSIER relate que CANINIUS fut « appelé auprès de Dudith en Hongrie », alors que dans l'introduction à l'*Hellenismos* de Caninius il est dit : « *Ab Andrea Duditio Sbardellato in Hungariam vocatus* », y a-t-il lieu, par exemple, d'imprimer en italiques « TESSIER se trompe en écrivant... etc. » ?

Quelques erreurs, quelques indices d'un certain manque de curiosité ou de flair de la part de M. Faludi, m'apparaissent légèrement plus graves, sans être cas pendables.

A la page 3, il est dit que Dudith fit à Vérone la connaissance du cardinal « Pol Reginald ». Il s'agit naturellement du cardinal Reginald POLE (d'ailleurs mentionné huit pages plus bas par M. Faludi sous le nom de « Reginaldus Polus »), ce noble anglais, qui entre 1521 et 1550 passa tant d'années en Italie à de délicates négociations d'ordre religieux et qui fut en quelque sorte le protecteur de Dudith pendant une partie de son séjour en Europe orientale.

Puisqu'il est question du cardinal Reginald POLE, je m'étonne que M. Faludi, si justement préoccupé d'établir la date exacte du ou des séjours de Dudith en France, et qui aurait peut-être pu arriver à de plus grandes précisions, n'ait pas songé à étudier les déplacements de Dudith en fonction de ceux du cardinal anglais. Il semble que précisément, en ces années 1554-1558, la vie de Dudith ait continué d'être liée d'assez près aux destinées de Reginald Pole. Une donnée traditionnelle, dont je constate la persistance jusque dans la Grande Encyclopédie, et qui provient vraisemblablement de la notice biographique de STIEFF (Breslau, 1756), que je n'ai pas sous la main, fait voyager Dudith en Angleterre en 1553 avec Pole. Or, ce n'est que le 20 novembre 1554 que le cardinal anglais débarqua à Douvres, après de nombreuses pérégrinations en Flandre et en France. Ou je me trompe fort, ou c'est en déterminant la date du ou des voyages anglais de Dudith, que M. Faludi pourra obtenir des certitudes sur la date des séjours parisiens du jeune Hongrois ¹.

Au surplus, je crains que M. Faludi ne se soit par trop arbitrairement limité à des recherches strictement parisiennes pour étudier les rapports entre Dudith et les humanistes français. La correspondance de tous ces humanistes, nous le savons, s'est dispersée par l'Europe entière. Il se trouve qu'une lettre de Savile à de Thou, conservée à Paris, contenait des renseignements précieux sur Dudith. Je gagerais que, de même, telle lettre adressée à de Bèze et conservée, par exemple, à Genève, aurait pu fournir à M. Faludi l'occasion d'heureuses découvertes. L'Angleterre aussi devrait être explorée. Un érudit français, M. KOSZUL, constatait récemment qu'il existe dans diverses villes anglaises de véritables dépôts de lettres de l'humaniste strasbourgeois Jean STURM. Ce qui

1. Pendant toutes ces années, nous pouvons suivre les déplacements d'un personnage aussi important que Pole jour pour jour. Nous savons qu'il arrive à Paris (sans doute avec Dudith) le 12 mars 1554, qu'il est reçu par le roi à Fontainebleau le 29 du même mois, que le mois d'avril suivant le trouve à Bruxelles, etc. Voir Athanasius Zimmermann, *Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften...* Ratisbonne, 1893, et le *Dictionary of National Biography*.

est vrai de Sturm peut aussi l'être de Dudith, et je serais assez surpris qu'il n'existât pas à la Bodléienne des lettres de Dudith à Henry Savile.

En tout cas, il est un instrument qu'aucun biographe de Dudith ne doit ignorer : c'est la correspondance de Reginald Pole : *Epistolae Reginaldi Poli... et aliorum ad se*. Ces cinq volumes, publiés à Brescia de 1744 à 1757, se trouvent peut-être à Budapest, mais certainement à la « Staatsbibliothek » de Vienne, si riche en impressions italiennes du XVIII^e siècle, et sans doute plus aisément accessible à M. Faludi que la Bibliothèque Nationale. Il est fort regrettable qu'à défaut des « *Calendars of State Papers : Venetian Series* », et des *Jugemens des Savants* de Baillet, cette source si importante n'ait pas été consultée, comme semble le déceler la bibliographie annexée à la plaquette.

Qu'il me soit encore permis de faire une remarque ou deux. Le « Collège Cameracensis », où Angelus CANINIUS enseigna le grec à Dudith, et que M. Faludi désigne (p. 15) un peu maladroitement sous cette forme hybride, qui n'est ni latine ni française, mais qui du moins trahit son embarras, est naturellement le Collège de Cambrai, dit aussi Collège des Trois Evêques, qui doit son nom et son origine à Guillaume d'Auxonne, Evêque de Cambrai, au milieu du XIV^e siècle. Très fameux pendant la Renaissance, ce Collège parisien eut l'honneur d'hospitaliser, si l'on peut dire, dans ses bâtiments, le Collège royal de France, lui-même sans toit propre, de 1612 à 1636. Et c'est sur leur emplacement qu'est édifié l'actuel Collège de France. Quant au Collège des Trois Evêques, il fut réuni en 1763 à celui de Louis-le-Grand.

Il y aurait sans doute encore lieu de chicaner M. Faludi sur sa conclusion, qui n'offre pas grand rapport avec le gros de l'étude qui la précède. M. Faludi s'y livre à des considérations générales sur les hommes de la Renaissance et admet comme une sorte de postulat que l'humaniste « voulait se confondre avec son modèle humaniste, avec cet homme idéal qu'il se figurait surtout d'après Aristote et Cicéron ». Et il ajoute plus loin : « Dudith passa par ce développement ».

Or, si M. Faludi rétrécit singulièrement l'idéal des humanistes en assurant qu'ils se modelèrent « surtout » sur Aristote et Cicéron (et Plutarque ?, et Sénèque ?), il semble oublier que nous avons un texte spécifiant à propos de Dudith que « sa Bible était son Platon ¹. » Et, en effet, plus les érudits poussent leurs recherches

1. Florimond de Raemon, *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*. Paris, 1610, p. 477. Ce texte important est du reste assez gauchement cité en note au bas des pages de la *Bibliographie*.

sur la formation et les fluctuations de l'idéal humaniste au long du XVI^e siècle, plus apparaît grande la part à faire à Platon et au néoplatonisme représenté surtout par Marsile Ficin.

En bref, ce premier cahier d'« Etudes françaises », plein de promesses, révèle quelque inexpérience, tant dans la méthode de recherches adoptée que dans la mise en œuvre des résultats, et comporte certaines lacunes ; mais il reste que M. Faludi est sur une piste très intéressante et qu'il se doit de compléter pour notre profit sa documentation sur André Dudith et les humanistes français, dût-ce être en tournant le dos à la Bibliothèque Nationale et en faisant un petit voyage jusqu'à Breslau, voire Cracovie¹.

(Paris-Genève).

FRANCK L. SCHOELL.

Études de musicologie hongroise :

Nous signalons à nos lecteurs le travail de M. Emile HARASZTI : *Hangutánzás és jelentésváltozás az egyetemes és a magyar hangszertörténetben* (Onomatopée et changement sémasiologique dans l'organographie générale et hongroise), Budapest, éd. de *Budavári Tudományos Társaság*, in-8°, 120 p. avec extrait en allemand. L'auteur a lu d'abord son étude en séance du 22 juin 1925 de la Société Française de Musicologie à Paris. Avec une ample connaissance de la littérature organographique et après avoir résolu une foule de problèmes de cette science, l'auteur éclaire l'histoire des instruments qu'on désigne du nom de *cymbalum* et essaie de démontrer que le changement sémasiologique qui accompagne ce nom dans les diverses langues, car il désigne d'abord des instruments à percussion et plus tard des instruments à cordes, s'explique par l'effet de l'instinct onomatopéique des hommes qui trouve une affinité intime entre ces deux familles de différents instruments. Peut-être reprochera-t-on à l'auteur cette croyance que l'on peut ramener les noms d'instruments onomatopéiques à des radicaux sanscrits, grecs et latins (p. 20), hypothèse qui étant donnée la faculté onomatopéique de chaque peuple semble un peu surannée au point de vue linguistique. Néanmoins les linguistes pourront trouver un riche trésor de documentation dans ce travail qui montre jusqu'à l'évidence le rapport intime qu'il y a entre l'évo-

1. Florimond de Raemond ne nous apprend-il pas, une vingtaine d'années après la mort de Dudith, que « plusieurs grans Seigneurs de la Pologne et de Hongrie gardent encore les lettres de cet homme, écrites de sa main, avec beaucoup de soin et curiosité » ?

lution des instruments de musique hongrois et ceux de l'Occident.

Dans une autre étude *A magyar zene történeti emlékeinek kiadása* [L'édition des monuments historiques de la musique hongroise] Budapest, Stephaneum, 1926, 40 p., le même auteur développe un vaste programme pour une édition des anciens monuments précieux de la musique hongroise encore aujourd'hui inaccessibles aux chercheurs et spécialistes. A partir de quelques rares antennes du XIII^e siècle et des psaumes du XIV^e, des chansonniers religieux du XVI^e et du XVII^e siècles jusqu'aux recueils du XVIII^e et aux belles œuvres romantiques, M. HARASZTI énumère une série de monuments du plus haut prix, à l'aide desquels on pourrait déchiffrer et étudier enfin les rapports si diffus de la musique populaire hongroise avec la musique savante et qui en eux-mêmes sont des preuves éloquentes du génie musical hongrois. Il est évident qu'une pareille édition demande un appui matériel très considérable. Nous osons espérer que le gouvernement hongrois ou une institution scientifique internationale — ou tous les deux — fourniront un jour les fonds à une édition des *Monumenta Musica Hungariæ* dont la publication serait d'une valeur indéniable pour la littérature musicale du monde entier.

A. E.

Les traductions hongroises de Molière :

Nous n'avions pas jusqu'ici d'étude complète sur les traductions hongroises de Molière. Les bibliographies françaises ne connaissent que peu de traductions hongroises. La bibliographie de Molière dans les *Grands Ecrivains de la France* par Arthur DESFEUILLES n'indique que le Molière hongrois édité par la Société Kiszaludy (pp. 113-114). La *Bibliographie moliéresque* de Paul LACROIX (Paris, 1875, 2^e édition) connaît, outre la même édition, aussi quelques traductions plus anciennes. La source de P. Lacroix a été un article de Károly Szász mis à sa disposition par l'intermédiaire d'Edouard SAYOUS. Malheureusement P. Lacroix a gâté la liste incomplète, mais précise de Szász. Il donne par exemple la traduction du *Médecin malgré lui* par Ferenc KAZINCZY et celle des *Fourberies de Scapin* par KIBÉDY comme étant l'œuvre de SIMAI.

La thèse de M^{lle} Margit VASSHEGYI comble heureusement cette lacune¹. Elle divise son étude en trois parties. Les traductions

1. *A magyar Molière-fordítások* [Les trad. hong. de M.]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest. N° 1. Budapest, 1927. Eggenberger-

anciennes (1769-1833) l'occupent d'abord. Ensuite elle examine la traduction des œuvres complètes de la Société Kisfaludy (1863-1883); finalement elle passe en revue les traductions toutes récentes.

La première période est sans doute la plus intéressante. A cette époque, période de la formation de la littérature hongroise, une des questions fortement discutées était le problème de la fidélité de la traduction. Comment faut-il traduire Molière ? Les personnages des comédies doivent-ils rester français, ou doit-on les habiller en costumes hongrois ? faut-il traduire fidèlement ? ou doit-on adapter Molière au tour d'esprit hongrois ?

Après les traductions des pièces de Molière adaptées par les Jésuites aux représentations scolaires, au commencement de la littérature réformée, les traductions libres sont en majorité. Telles sont les traductions libres de Kristóf SIMAI et de Ferenc KAZINCZY. Les traductions littérales ne réussissent pas, parce qu'elles se sont trop attachées au texte original : ce qui a pour résultat de remplir le texte hongrois de tournures par trop françaises. Le problème des traductions fidèles ou libres n'a trouvé sa solution définitive que dans l'édition de Molière par la Société Kisfaludy, qui montre le juste milieu entre les deux extrêmes : la traduction fidèle qui respecte tout de même les caractères propres de la langue hongroise.

Cette traduction de Molière, résultat d'un travail de vingt années (1863-1883), suit la traduction de Shakespeare, exécutée en collaboration par les meilleurs écrivains hongrois (VÖRÖSMARTY, PETŐFI, ARANY) et éditée par la même société littéraire. Les leçons qu'on avait tirées de cette traduction de Shakespeare avaient facilité la tâche des traducteurs de Molière. Mais cette traduction a remporté un succès plus grand surtout parce qu'on y a su mettre à profit les résultats acquis au cours du développement que la langue littéraire hongroise a pris durant la période que l'on a appelée *classique*. A l'époque de la réforme littéraire on ne savait guère en quelle langue traduire Molière, ni si l'on devait préférer la langue nouvelle des réformateurs, ou la langue archaïsante de l'école nationaliste. A quel goût adapter Molière ? Au classicisme franco-allemand des réformateurs, ou au goût populaire de l'école conservatrice ? Après les Vörösmarty, les Petőfi, les Arany les traducteurs n'ont plus connu ces problèmes. Ils n'ont eu qu'une seule langue littéraire et un seul goût, répandu dans la masse du

public hongrois. Les meilleurs traducteurs de cette édition sont Károly Szász, le traducteur le plus appliqué et le plus ingénieux de l'époque, László ARANY, fils du grand poète János Arany et Gabriel KAZINCZY.

La troisième partie du livre est consacrée à la période moderne (après 1901). Les meilleurs traducteurs de cette époque au goût raffiné, attachée à la forme comme à l'atmosphère historique des pièces, sont M. Sándor HEVESI, M. Andor GÁBOR et M. Géza LACZKÓ.

La méthode de M^{lle} Vasshegyi est de comparer les passages caractéristiques quand il s'agit de traductions différentes de la même pièce. Elle indique avec un goût sûr la meilleure traduction. Ailleurs elle examine la traduction du vousoiement, des jurons, des interjections.

Dans les pièces en vers, elle observe d'abord la forme de la traduction. Puis elle examine les traductions au point de vue de la fidélité, et il est assez piquant de constater qu'elle trouve des fautes d'interprétation jusque dans les meilleures traductions. On voit par ailleurs que M^{lle} Vasshegyi connaît bien et aime Molière. Elle ne fait pas grâce de la moindre nuance perdue, même en faveur d'une expression savoureuse de la traduction. Elle examine soigneusement si la verve de Molière et les modulations de son style ne se sont pas noyées dans l'encrier des translateurs.

En général, ce que M^{lle} Vasshegyi nous présente dans son étude n'est pas l'histoire des traductions de Molière, qui serait déjà un peu l'histoire du style hongrois pendant les derniers siècles, mais surtout une critique verbale des traductions de Molière. Nous aurions voulu qu'elle eût parlé aussi du *Doctorandus* de Mihály CSOKONAI VITÉZ, qui n'est, à vrai dire, qu'un fragment, mais cette traduction du troisième intermède du *Malade imaginaire* a une valeur historique, car elle se place parmi les premières traductions en vers de Molière. Peut-être aussi M^{lle} Vasshegyi a-t-elle jugé superflu de mentionner dans sa bibliographie toutes les critiques de Károly Szász sur les traductions de Molière ; et elle a eu raison. Mais nous croyons qu'il faudrait y mettre au moins son article le plus important sur ce sujet, intitulé : *Sur les traductions hongroises de Molière* (Kisfaludy Társaság Évlapjai. Új folyam VI., 75). Dans un Appendice M^{lle} Vasshegyi donne la liste chronologique des premières représentations des pièces de Molière en Hongrie.

(Budapest).

ISTVÁN FÁBIÁN,